PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil sur la formation de la littérature évangélique.

Nos trois premiers évangiles ont certainement une origine commune, non seulement en ce qu'ils racontent tous trois une seule et même histoire, mais encore par le fait qu'une élaboration quelconque de cette histoire était déjà intervenue au moment de leur composition et a marqué d'une commune empreinte ces trois narrations. En effet, l'accord frappant que l'on remarque aisément entre elles, soit dans le plan général, soit dans certaines séries de récits identiques, soit enfin dans de nombreux membres de phrase, qui se retrouvent exactement les mêmes dans deux de ces écrits ou dans tous les trois, cet accord, général et particulier, ne permet pas de douter qu'avant d'être ainsi consignée, l'histoire de Jésus n'eût déjà été jetée dans un moule où elle avait reçu la forme plus ou moins arrêtée sous laquelle nous la retrouvons dans nos trois récits. Plusieurs pensent que ce type évangélique primitif consistait dans un document écrit, soit l'un de nos trois évangiles, dont les deux autres ne seraient qu'une libre reproduction, soit un ou même deux écrits, maintenant perdus, dans lesquels nos évangélistes auraient puisé tous les trois. Cette hypothèse de sources écrites communes a été et est encore présentée sous les formes les plus diverses. Nous ne la croyons acceptable sous aucune. Car

elle conduit toujours à admettre que l'écrivain subséquent, tantôt aurait volontairement altéré son modèle en y apportant des changements d'une réelle gravité, tantôt aurait usé du procédé de copie le plus littéral, et cela en appliquant souvent dans un seul et même verset ces deux méthodes opposées; tantôt enfin qu'il aurait fait subir au texte dont il se servait une multitude de modifications ridicules à force d'être insignifiantes. Que l'on consulte une Synopse [1], et la chose sautera aux yeux. Est-il psychologiquement concevable que des écrivains sérieux, croyants, convaincus de l'importance suprême de l'objet qu'ils traitaient, aient usé à son égard de pareils procédés, et surtout qu'ils les aient appliqués à la reproduction des enseignements mêmes du Seigneur Jésus ? Que l'on y songe bien, en effet: il ne s'agit point ici de citation plus ou moins exacte, comme il s'en trouve dans les écrits des Pères; c'est la teneur même de paroles précises que les évangélistes veulent nous transmettre. Leurs écrits sont des ouvrages historiques, non des calques.

Si répandue que soit encore aujourd'hui cette manière d'expliquer la relation entre nos trois évangiles, nous sommes convaincu que la critique finira par y renoncer, comme à une impossibilité morale.

La solution simple et naturelle du problème nous paraît indiquée par le livre des Actes, dans le passage où il nous parle de l'*enseignement des apôtres* [2] comme de l'un des fondements sur lesquels fut édifiée l'Eglise de Jérusalem (II, 42). Dans cet enseignement apostolique primitif, les récits de la vie et de la mort de Jésus occupaient assurément la première place. Ces narrations, journellement répétées par les apôtres et par les évangélistes instruits à leur école, durent prendre promptement une forme plus ou moins fixe et arrêtée, non seulement quant à la teneur de chaque récit, mais aussi quant à la liaison de plusieurs récits en un seul groupe formant ordinairement la matière d'un enseignement unique. Ce que nous affirmons ici n'est pas une pure hypothèse. Saint Luc nous parle, dans le préambule de son évan-

[1] Une édition présentant les trois textes sur trois colonnes parallèles.

[2] *Διδαχὴ τῶν ἀποστόλων.*

gile (le document le plus antique que nous possédions sur ce sujet), des premières relations écrites des faits évangéliques, comme composées « d'après le récit que nous en ont transmis ceux qui en ont été les témoins dès le commencement et qui sont devenus les serviteurs de la Parole. » Ces *témoins* et *premiers serviteurs* ne peuvent avoir été que les apôtres. Leurs récits, transmis à l'Eglise par l'enseignement oral, avaient donc passé tels quels dans les écrits de ceux qui, les premiers, les avaient rédigés. Le pronom *nous* employé par Luc montre qu'il se rangeait lui-même parmi les écrivains instruits par le témoignage oral des apôtres.

La tradition apostolique primitive, voilà donc le type, à la fois ferme et malléable pourtant dans certaines limites, qui a marqué de son empreinte ineffaçable nos trois premiers évangiles. Ainsi s'expliquent d'une manière satisfaisante, d'un côté, les ressemblances générales et particulières qui font de ces trois écrits comme un seul et même récit; de l'autre, les différences que l'on remarque entre eux, depuis les plus considérables jusqu'aux plus insignifiantes.

Ces trois ouvrages sont donc trois remaniements, travaillés indépendamment l'un de l'autre, de la tradition primitive formulée au sein des églises palestiniennes et répétée bientôt dans toutes les contrées du monde. Ce sont trois branches issues du même tronc, mais qui ont poussé dans des conditions et dans des directions différentes; et voilà ce qui explique la physionomie propre de chacun de ces trois livres.

Dans le premier, l'évangile de saint Matthieu, nous trouvons l'évangélisation des Douze à Jérusalem conservée sous la forme la plus rapprochée du type primitif. Ce fait paraîtra tout simple, si l'on admet que cet écrit était destiné au peuple juif, ainsi précisément au cercle de lecteurs en vue duquel avait été primitivement formulée la prédication orale. L'auteur désirait adresser un suprême appel à ce peuple, que son incrédulité conduisait à la ruine. Son livre fut donc composé au moment où se préparait la catastrophe finale. Une parole de Jésus (Matth. XXIV, 15), par laquelle il enjoint aux siens de fuir de l'autre côté du Jourdain dès que la guerre éclaterait, est rapportée par l'auteur avec un *nota*

benè significatif [1], qui confirme la date que nous venons d'indiquer.

Vingt années auparavant déjà, la prédication de l'Evangile avait franchi les limites de la Palestine et pénétré dans le monde des Gentils. De nombreuses églises, presque toutes composées d'un petit noyau de Juifs et d'une multitude de païens groupés autour d'eux, avaient surgi à la prédication de l'apôtre Paul et de ses compagnons de travail. Cette œuvre immense ne pouvait se passer à la longue du solide fondement qu'avaient commencé par poser les Douze et les évangélistes en Palestine et en Syrie: la narration suivie des actes, des enseignements, de la mort et de la résurrection de Jésus. Ce fut là le besoin impérieux qui donna naissance à notre troisième évangile, rédigé par l'un des compagnons les plus éminents de l'apôtre des Gentils, saint Luc. La dignité messianique de Jésus et l'argument tiré des prophéties n'avaient plus auprès des païens la même importance que chez les Juifs: tout cela est omis dans le troisième évangile. C'était comme Sauveur de l'humanité qu'il fallait surtout leur présenter Jésus; dans ce but, Luc, après avoir pris les informations les plus exactes, fait ressortir, dans le tableau du ministère terrestre du Seigneur, tout ce qui avait caractérisé le salut qu'il apportait comme un salut *gratuit* et *universel*. De là l'accord si profond entre cet évangile et les écrits de saint Paul. Ce que le premier retrace historiquement, le second l'expose théoriquement. Mais, malgré ces différences avec l'écrit de Matthieu, l'évangile de Luc repose toujours, comme le déclare l'auteur lui-même dans son préambule, sur la tradition apostolique formulée au commencement par les Douze. Seulement, il a cherché à la compléter et à l'ordonner plus sévèrement [2], en vue des païens cultivés, tels que Théophile, qui réclamaient une instruction suivie et approfondie.

[1] « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation... établie en lieu saint, — QUE CELUI QUI LIT CECI FASSE ATTENTION! — alors, que ceux qui sont en Judée s'enfuient aux montagnes. »

[2] I, 3 : « J'ai jugé bon, après m'être informé exactement de toutes choses, de te les écrire par ordre, afin que tu connaisses la certitude des enseignements que tu as reçus. »

Une troisième forme était-elle possible ? Oui ; ce type traditionnel, conservé dans son austère et puissante originalité par le premier évangéliste en vue du peuple juif, enrichi et complété par le troisième en vue des églises de la gentilité, pouvait être reproduit de nouveau sous une forme semblable à sa forme primitive dans le premier évangile, mais cette fois en vue de lecteurs païens, comme dans le troisième ; et tel est en effet l'évangile de Marc. Cet écrit ne possède aucun des précieux compléments qu'avait ajoutés à l'évangélisation palestinienne celui de Luc ; par ce trait il se rapproche du premier évangile. Mais, d'autre part, il omet les nombreuses références aux prophéties et la plupart des grands discours de Jésus adressés au peuple et à ses chefs, qui donnent à l'évangile de Matthieu sa physionomie si décidément juive ; de plus, il ajoute des explications détaillées sur les mœurs juives, qui ne se trouvent pas chez Matthieu et qui sont évidemment à l'adresse de lecteurs païens. Ainsi donc, rapproché de Luc par sa destination et de Matthieu par son contenu, Marc est comme le trait d'union entre les deux formes précédentes. On peut toucher du doigt cette position intermédiaire dès le premier mot de l'écrit : « Evangile de Jésus, le *Christ* (Messie), *Fils de Dieu.* » Le titre de *Christ* rappelle la relation spéciale de Jésus avec le peuple juif ; celui de *Fils de Dieu,* qui signale la relation mystérieuse entre Dieu et cet homme unique, l'élève à une telle hauteur que son apparition et son œuvre doivent nécessairement avoir pour objet la race humaine tout entière. A ce premier mot du livre correspond le dernier, qui nous montre Jésus continuant du ciel dans le monde entier cette fonction de messager céleste, de divin évangéliste, qu'il avait commencé à exercer sur la terre.

Tels se présentent aux lecteurs attentifs nos trois premiers évangiles, appelés *synoptiques* parce que les trois récits peuvent sans trop de peine se placer, en vue d'une comparaison, sur trois colonnes parallèles. La date de leur composition doit avoir été à peu de chose près la même (entre les années 60 et 70). En effet, le premier est comme la dernière sommation apostolique adressée à Israël avant sa ruine ; le troisième est destiné à donner à la prédication de saint Paul

dans le monde païen sa base historique; et le second est la reproduction des prédications d'un témoin apportant au monde païen l'évangélisation palestinienne primitive. Si la rédaction de ces trois écrits a réellement eu lieu à peu près à la même époque et dans des contrées différentes, ce fait s'accorde avec l'opinion exprimée plus haut que chacun a été composé d'une manière indépendante des deux autres.

L'Eglise possédait-elle, dans ces trois monuments de l'évangélisation populaire primitive, de quoi répondre entièrement aux besoins des croyants qui n'avaient pas connu le Seigneur? Ne devait-il pas y avoir dans le ministère de Jésus un grand nombre d'éléments que les apôtres n'avaient pas pu faire passer dans leur prédication missionnaire? Par la nature élémentaire, en quelque sorte catéchétique, de cet enseignement des premiers temps, n'avaient-ils pas été conduits à éliminer bien des paroles de Jésus qui dépassaient un pareil niveau et s'élevaient à une hauteur où des esprits plus avancés pouvaient seuls le suivre? Cela est en soi bien probable. L'on peut déjà constater qu'une foule de traits pittoresques, manquant dans Matthieu, colorent plus vivement dans Marc l'antique tradition populaire. Les importantes additions de Luc prouvent encore plus éloquemment combien la richesse du ministère de Jésus débordait la mesure de la tradition orale primitive. Comment un témoin immédiat du ministère de Jésus ne se serait-il pas senti appelé à remonter une fois au-delà de tous ces récits traditionnels, à puiser directement à la source de ses propres souvenirs, et, en omettant toutes les scènes, déjà suffisamment connues, qui avaient passé dans la narration ordinaire, à retracer d'un jet le tableau des moments les plus marquants, les plus impressifs pour son cœur, du ministère de son Maître? Il n'y avait là, on le comprend, aucun triage réfléchi, aucune répartition artificielle. Ce partage de la matière évangélique était le résultat naturel des circonstances historiques dans lesquelles s'était accomplie la fondation de l'Eglise.

Ce cours des choses est si simple qu'il se justifie en quelque sorte de lui-même. On peut contester l'origine

apostolique du quatrième évangile, mais nul ne saurait nier que la situation indiquée ne soit vraisemblable, et le rôle assigné à l'auteur d'un tel écrit, naturel. Reste à savoir si dans ce cas le vraisemblable est *réel*, et le naturel *vrai*. C'est précisément la question que nous avons à élucider.

Nous retracerons d'abord le cours des discussions relatives à la composition du quatrième évangile.

Puis nous entrerons dans l'étude elle-même, qui comprendra les sujets suivants :

1° La vie de l'apôtre auquel est généralement attribué le quatrième évangile.

2° L'analyse et les caractères distinctifs de cet écrit.

3° Les circonstances de sa composition : sa date ; — son lieu d'origine ; — son auteur ; — le but qu'a poursuivi l'auteur en le composant.

Après avoir étudié chacun de ces points en lui-même, nous réunirons les résultats particuliers ainsi obtenus en un tableau d'ensemble, qui, si nous n'avons pas fait fausse route, offrira la solution du problème.

Jésus a promis à son Eglise l'Esprit de vérité pour l'introduire dans toute la vérité. C'est sous la conduite de ce guide que nous nous plaçons.

CHAPITRE SECOND

Les discussions relatives à l'authenticité du quatrième évangile.

Dans la rapide revue qui va suivre, nous pourrions réunir en une série unique, chronologiquement ordonnée, tous les écrits dans lesquels a été traité le sujet qui nous occupe, à quelque tendance qu'ils appartiennent. Mais il nous paraît préférable, en vue de la clarté, de répartir les auteurs que nous avons à énumérer en trois séries distinctes : 1° les par-